

CRÉTEIL

13

Février 2012



SE
RACONTE

- 3 *Prendre la route, d'hier à demain...*
- 4 *Nationale 19*
- 6 *En taille-douce*
- 13 *La passion de l'horlogerie !*
- 16 *Un Monsieur très « loupe à l'oeil »*
- 24 *La campagne, à Créteil*
- 29 *Clément Guyard les paradoxes de la vache noire*
- 35 *Carnets d'adolescence*



Prendre la route, d'hier à demain...

Ce nouveau numéro de « Créteil se raconte » vous invite à voyager à travers les époques, au fil des souvenirs évoqués par des cristoliens, souvenirs liés aussi à des objets ou des lieux particuliers .

Une ancienne borne kilométrique nous conduira le long de la Route Nationale 19 pour remonter à l'époque napoléonienne.

Puis, entre billets de banque, timbres postaux et gravures, nous initierons aux secrets de l'impression en taille-douce. Des liens à la fois professionnels et amicaux entre gens de métier nous entraîneront à la rencontre de trois générations d'horlogers passionnés par leur art.

Les charmes de la campagne cristolienne ressurgiront, tandis que sera évoquée la figure d'un illustre enseignant de Créteil, Clément Guyard.

Retour sur l'école d'aujourd'hui, avec les écrits de lycéennes inspirées par leur environnement urbain. Fraicheur de l'adolescence qui se cherche, en quête de son devenir, aux interrogations intemporelles.

D'hier à demain, les routes se croisent, tissant la mémoire urbaine que se partagent des générations de cristoliens.



Nationale 19

Charles Trenet a chanté la Route Nationale 7. Plus modestement, partons sur la Route Nationale 19, grâce au regard attentif et aux recherches menées par une cristolienne, Francine Davant.

Après la révolution de 1789, les routes sont en très mauvais état. C'est Napoléon Bonaparte qui en fait remettre en état une vingtaine, notamment dans l'est de la France, afin de faciliter ses conquêtes de territoires en Europe. Un décret du 16 décembre 1811 définit la liste des 229 routes impériales françaises. Notre RN 19 y est alors répertoriée sous le n° 22 comme route de deuxième classe, reliant Paris à Bâle (en Suisse), soit un parcours de 480 km. Après la chute de l'Empire, en 1815, les routes impériales deviennent routes royales. Le 10 juillet 1824, elles sont renumérotées et notre RN devient la RN 19.

Le point de départ de toutes les routes nationales est un point zéro situé devant la cathédrale Notre Dame de Paris, d'où elles rayonnent en étoile.

La RN 19 traverse Créteil du nord-ouest au sud-est en desservant principalement le cœur historique, l'ancien village. Arrivant de Maisons-Alfort, elle correspond d'abord à l'avenue du Maréchal de Lattre de Tassigny et passe entre l'hôpital



Henri Mondor et le cimetière. A l'approche du centre ancien, elle devient rue de Paris et croise la RN 186 au carrefour de l'église Saint-Christophe. Elle prend ensuite le nom d'avenue Pierre Brossolette, puis rue du Général Leclerc en partant sur Bonneuil. C'est un des principaux axes routiers de Créteil, avec la RN 186 et la voie rapide.



L'ancienne borne kilométrique qui subsiste à Créteil est située à 11 km de Paris, au niveau du square Paul Hervy. Elle a été récemment restaurée par les services techniques municipaux.

Borne N19
*(photo
direction de la Culture)*

Devenue route départementale en 2009, la RN 19 a gardé son ancien nom et quelques uns de ses charmes dans le cœur des cristoliens.





**L'entrée du 14
de la Grande Rue**
(photo
direction de la Culture)

Des Cristoliens racontent

En taille-douce

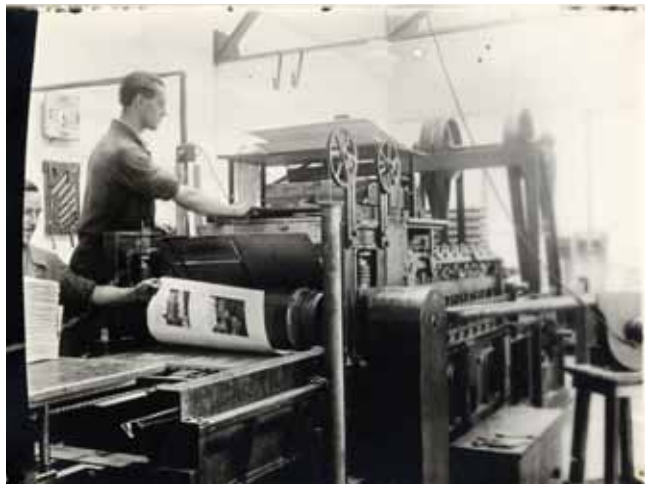
J'ai découvert « Créteil se raconte » lors d'un voyage, explique Bernard Beaune. L'un des participants m'a montré le n° 9. Un article évoquait François Desmont, l'éducateur sportif bien connu de nombreuses générations de cristoliens. Je me suis reconnu sur une photo : le jeune garçon porte-drapeau de la page 45, c'est moi ! J'ai également reconnu mon oncle sur une autre photo.

**Guy Beaune
sur une rotative.**
(photo
famille Beaune)

Mon grand-père, Serge Beaune, est arrivé à Créteil en 1908. Il habitait au 14 de la Grande Rue. Artiste-peintre, il avait fait l'école des Beaux-Arts. Il était imprimeur d'art et créateur de brevets d'impression. Il a inventé un procédé d'impression

en taille douce polychrome permettant de reproduire toutes les couleurs en une seule fois.

La gravure en taille-douce a été découverte par les orfèvres florentins au XV^{ème} siècle. L'artiste grave son dessin à l'envers sur un bloc d'acier doux, généralement du cuivre, en utilisant un burin. D'autres procédés que le burin sont utilisables : l'eau-forte, la pointe-



sèche, l'aquatinte. La gravure obtenue au burin présente des contours très nets. L'encre est déposée dans les creux et s'imprime ensuite sur le support au moyen d'une presse. Ce procédé d'impression se reconnaît au toucher, on sent de légers reliefs sous les doigts. Les timbres ainsi gravés sont infalsifiables.

Serge Beaune voulait développer son art à l'échelle industrielle, tout en gardant la même qualité artistique. Il a travaillé à la

création et à l'impression de billets de banque pour différents pays. Il a vendu ses brevets à la Banque de France, à la Banque d'Italie, ou encore à la Banque Centrale de Turquie mais également aux PTT où les timbres étaient imprimés sur les rotatives de l'imprimerie Desfossés-Néogravure. Créateur de timbre-postes avec, entre autres, le célèbre graveur Albert Decaris, on lui doit

par exemple la très belle collection de timbres « Monuments et sites de France ». Il a illustré des ouvrages d'Anatole France tels que « La rôtisserie de la reine Pédauque », « L'Orme du mail », etc. Il a travaillé régulièrement pour le Journal « L'Illustration ». Il a collaboré avec le poète et dramaturge Henry Bataille.



Serge Beaune à l'essai d'une machine.
(photo famille Beaune)





*(photo
direction de la Culture)*

Il a aussi réalisé de très belles illustrations pour des poèmes érotiques de Baudelaire.

Son imprimerie était située le long de la RN 186, à côté de l'ancien restaurant La Terrasse et de la boulangerie, au 33 de la rue de Saint-Maur (maintenant avenue de Verdun). C'était une petite entreprise d'une vingtaine d'employés, qui s'était installée en 1926, sous le nom de SPSB : Société des Procédés Serge Beaune. La maison familiale était à côté. (Il reste à proximité un transformateur électrique qui porte le nom de «BEAUNE»). L'entreprise a cessé ses activités en 1974 excepté pour la fabrication des encres qui a été délocalisée.

Serge Beaune a eu trois enfants, dont mon père, né en 1913. Mon père a fait sa scolarité à l'école Victor Hugo. Il est devenu directeur technique de la société de son père et travaillait avec des cristoliens pour la plupart, Messieurs Degavre, Besse, les frères Husson et aussi Mesdemoiselles Delanoue et Ponzini, retoucheuses. Mon oncle était directeur commercial et ma tante dirigeait le secrétariat. Je me souviens que ma sœur et moi jouions parfois avec les planches d'essai de billets de banque que notre père ramenait à la maison.

Ma mère faisait partie de l'association des «Amis de Créteil». Elle a bien connu Madame Jurgens. Elle a participé aux réunions de l'association, notamment lors du déménagement du Colombier.

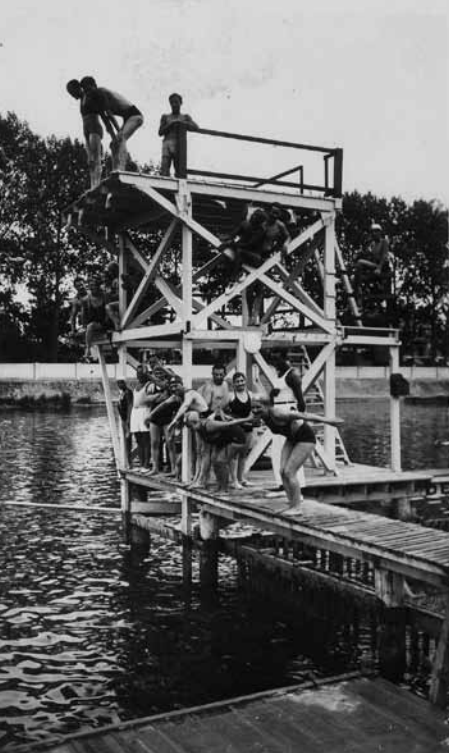


Comme mon père, je suis natif de Créteil. Je suis né en 1941, à la maternité de l'hôpital intercommunal. J'ai suivi comme lui ma scolarité à Victor Hugo. Pour aller à l'école, on traversait un terrain vague, à hauteur de l'actuelle pharmacie des Mèches. J'étais ami avec Monsieur Porret. Son grand-père était horloger et sa boutique se tenait rue de Paris. C'est lui qui venait régler les horloges de l'usine de mon grand-père.

Je me souviens, précise Madame Beaune, qu'il affichait chaque matin devant sa boutique les relevés de la météo. Arrivée à Créteil en 1959, ajoute-t-elle, j'ai connu le peintre Hervé Masson qui possédait un atelier au Petit Pré (voir *Créteil se raconte n° 5*), j'allais à l'école avec ses enfants. Il y avait aussi un sculpteur dans le quartier, ainsi qu'un accordeur d'orgues. J'ai fréquenté le ciné-club de la rue de Mesly, et j'ai pris mes premiers cours d'art dramatique avec Jean Négroni, à la salle des fêtes (salle Jean Cocteau). Nous avons joué une pièce de Lorca, « Mariana Pineda ».

Dans notre enfance, reprend Monsieur Beaune, nous habitons à l'angle de la rue Champeval et de la rue du Général Sarrail, au-dessus de la boulangerie (et maintenant, j'habite aussi au-dessus d'une boulangerie !). En 1944, le quartier a été bombardé par les Américains. Pendant l'Occupation, mon grand père a caché des Juifs dans la maison familiale. A cette période, mes sœurs et moi avions des pyjamas faits avec des chutes des tissus de l'imprimerie : c'était très doux et bien chaud !





**Francine, la sœur
de Bernard Beaune,
au plongeur**
(photo famille Beaune)

Monsieur Beaune se souvient de ses baignades dans le Bras du Chapitre : « c'est là que nous avons appris à nager, ma sœur et moi. Dès l'ouverture de la Baignade Sainte-Catherine (qui était alors dans la Marne), nous y passions de magnifiques journées à la belle saison. Ma sœur était championne interscolaire de plongeur ! ». Il se rappelle aussi qu'il accompagnait sa tante pour aller chercher le lait à la ferme Pagès en bas de la rue du Moulin tandis que sa femme partait acheter une salade à 50 francs chez les maraîchers, rue Démentitroux.

À la fin des années 40, raconte Monsieur Beaune, ma sœur et moi avons passé notre baptême de l'air à Créteil, dans un terrain vague à la place duquel se trouve aujourd'hui la base de loisirs. C'était l'un des Frères Dandois qui les faisait passer. Ce souvenir est resté très présent dans notre mémoire car c'était tout de même insolite à la fois pour l'époque et le lieu ! L'autre frère Dandois était directeur de l'hôpital intercommunal (ouvert en 1937).

J'ai d'ailleurs retrouvé la trace d'une délibération du Conseil municipal datant de 1948, qui prévoyait la création d'un terrain d'aviation par l'aéroclub de Créteil. Le conseil municipal voulait lui donner le nom de Jean Mermoz, car le célèbre aviateur avait personnellement eu l'idée de cette réalisation à Créteil.

Jeune recrue de la Croix-Rouge dont le président était alors Monsieur Bruant (il tenait un commerce de plomberie dans la



Grand Rue), j'ai souvent été mobilisé aux côtés des «piliers» de la Croix-Rouge de Créteil qu'étaient ma tante, Mme Matthieu et Mlle Baumann, en raison des inondations qui ravageaient régulièrement les quartiers riverains de la Marne. Il s'agissait à la fois d'aller secourir les sinistrés en barque et de les héberger dans la Salle des Fêtes, rue des Ecoles.

J'ai d'abord été opérateur-géomètre, avant de me tourner vers l'informatique. Jeune apprenti, j'allais avec mon patron, Monsieur Durif, mesurer le terrain où allaient s'élever les Emouleuses. Nous emportions avec nous une lourde chaîne d'arpenteur longue de 300 pieds (100 mètres). Le métier n'était pas toujours facile, on était dans les champs, on ne trouvait plus nos bornes de repère qui avaient été arrachées par les socs de charrue de la famille Vajou, les agriculteurs.

A Créteil, il y avait aussi un bourrelier, Monsieur Lhoste qui était établi rue du Château. Il vendait et réparait les cartables, landaus et poussettes. Il réparait aussi les courroies en cuir de l'usine du grand-père ajoute Bernard Beaune. Le jeudi et pendant les vacances, mes sœurs, mes cousines et moi aimions jouer dans le parc qui jouxtait l'imprimerie.

Nous faisons partie d'une famille d'artistes-peintres. Nous sommes apparentés à Joseph Bail, le célèbre peintre naturaliste lyonnais.

Un autre artiste renommé, le photographe François Kollar, habitait aussi Créteil, rue Gabriel Péri. Il est devenu célèbre avec son ouvrage principal « La France travaille ». J'étais ami avec son fils, précise Monsieur Beaune.



Mon grand-père n'avait pas de biens propres, il n'avait que son génie, conclut Bernard Beaune. Homme discret mais connu localement, en son temps, pour sa générosité et les liens d'amitié qu'il avait avec les peintres Charles Jouas et Henri Thiriet (dont une rue de Créteil porte le nom), on venait des Etats-Unis afin de conclure avec lui des marchés de reproductions anciennes pour des collections d'art américaines.

Cet article contribuera peut être à lui rendre une place dans la mémoire collective des cristoliens !





**Trois générations
d'horloger**
*(photo
famille Porret)*

La passion de l'horlogerie !

La famille Porret est originaire de Suisse, et plus précisément du canton de Neuchâtel. Les recherches généalogiques effectuées par le grand-père, Gaston, remontent au 18^{ème} siècle, où la famille s'appelait «de Poret». Le temps a effacé la particule et ajouté un R, me dit Jean-Paul Porret.

Mon arrière-grand-père, Jean-Louis-Marie, mon grand-père Gaston, et mon père Raymond étaient tous horlogers-bijoutiers. L'entreprise familiale a été fondée à Paris, rue Vieille du Temple, en 1900. Elle est arrivée à Créteil, en juillet 1910, au 3 route d'Alfort (actuelle RN 19, avenue de Paris et avenue du Maréchal de Lattre de Tassigny).

Elle était située dans une maison qui regroupait l'atelier, le magasin, et le logement. Cette maison se trouvait à côté d'un coiffeur et du restaurant Le Parc. A proxi-

**Au 31, rue de Paris, près
du café du commerce,
années 40**
*(photo
famille Porret)*



mité se trouvait le magasin « Ladner » qui vendait et réparait les radios et les téléviseurs. Il y avait aussi le café « Essirard » qui est devenu le Café du Commerce.

Je me souviens, gamin, être monté dans le clocher de l'église, pour accompagner mon père qui remontait l'horloge à la manivelle. Il y avait un escalier impressionnant, avec des pigeons. Mon grand-père, lui, en raison de son âge, s'occupait plutôt de remonter les horloges des écoles. Quand il venait à Victor Hugo, où j'étais élève, ça créait de l'animation dans la classe ! Mon grand-père a continué à travailler très tard, il allait souvent à Bonneuil à vélo, jusqu'au jour où sa fille lui a subtilisé la bicyclette car cela devenait dangereux pour lui !

Mon grand-père et mon père, astronomes amateurs, ont inventé le coronographe : une lunette astronomique spécialement conçue pour observer et photographier le système solaire (à l'exception des éclipses).

A l'emplacement initial du Colombier se trouvait un marchand de charbon. Une boulangerie « A l'épi d'or » était installée à côté. Dans les années 1980, une fuite de gaz y a provoqué une explosion. Il y avait aussi un fleuriste à côté de chez mes parents, ainsi qu'un médecin, et un électricien, Monsieur Lecaplain.





J'ai connu les champs de blé, avant la construction de l'hôpital Mondor, il y avait des chasseurs. Madame Porret ajoute : il y avait aussi des champs de luzerne. Moi je suis arrivée à Créteil en 1956. Ma famille, originaire de Bretagne, habitait Paris, mais l'arrivée d'un troisième enfant nécessitait un logement plus grand, et mes parents ont acheté à Créteil. En allant à l'école, on passait à l'épicerie, près de la Poste, pour acheter des bonbons. Il y avait aussi une teinturerie. A la place de la Poste actuelle, c'était un terrain vague dans lequel on aimait faire des glissades.

**La place Joffre
de nos jours.**

*(photo :
direction de la culture)*

Monsieur Porret se souvient de la famille Stephen, qui venait le chercher en voiture pour aller à l'école.

Autour de la place du Maréchal Joffre (souvent appelée le « rond-point du Parc »), les commerces étaient nombreux : le quincailler Plasson, le café « chez Delille », le magasin de motos, la charcuterie de Madame Thomas, la boucherie, la boulangerie « Chez Saumez » à l'angle de la rue du Général Sarrail et de la rue Champeval.

J'ai retrouvé ces souvenirs avec beaucoup d'émotion en lisant le document « une veillée dans le quartier » édité en 2004.



Un Monsieur très « loupe à l'œil » !



**Avenue des Peupliers,
site actuel
de la maison Lemmel**
(photo :
direction de la culture)

Jean-Marie Lemmel évoque son enfance : je suis né à Créteil en 1944, j'habitais à l'époque au 30 avenue des peupliers dans l'île Sainte-Catherine. J'y suis resté jusqu'en 1958.

J'allais à l'école Victor Hugo et je me suis retrouvé dans la même classe que Jean-Pierre Pisselet (le fils du dernier garde champêtre de Créteil, voir *Créteil se raconte n° 12*). C'est ainsi que nous sommes devenus amis. Dans cette école, il y avait un bâtiment en meulière qui abritait en haut l'infirmerie, et en bas les ateliers (atelier fer et atelier bois). Une fois par semaine, on allait dans un des ateliers, en alternant les deux. On s'initiait à l'usinage de pièces. A l'époque, on allait à l'école soit jusqu'au certificat d'études (14 ans), soit jusqu'au brevet (16 ans).

Je me souviens de la dame qui passait remplir nos encriers. Dehors, il y avait une rangée de vélos qui s'étirait sur une bonne partie de la cour, jusqu'aux bains-douches. On allait apprendre à nager dans la Marne, à la piscine Sainte-Catherine. On mettait nos affaires dans des paniers en ferraille.

De l'île, on montait par la rue du sergent Bobillot ou par la rue Monfray, on venait faire nos courses dans la Grande Rue. Il y avait le laitier, Monsieur Tanguy, qui gardait ses vaches dans une étable, derrière son magasin, et le quincaillier, Monsieur Gros. A proximité de la Cour la Plaine, un poissonnier installait son étal en plein air.



Monsieur Corbin, notre médecin de famille, avait son cabinet au 113. La librairie Joyen existait déjà. A l'angle de la rue de Joly, à la place du notaire, il y avait une petite épicerie, tenue par une de mes cousines. Son mari, Mr Chouippe, était un artisan-peintre renommé dans la ville. Sur le marché, je revois les premières cocottes-minutes, le marchand de moules, les volailles vivantes (en face des bains-douches).

Dans l'île, à côté de notre maison, au 28, il y avait un grand champ de patates. L'été, mon père m'emmenait faire un tour, les soirs d'été je voyais les hannetons et les moustiques qui se pressaient autour de la lumière des réverbères.

Je me souviens des inondations : chaque année, l'eau montait, et certaines années, la Mairie nous installait des tréteaux en bois pour parvenir jusqu'à nos maisons. L'avenue des Peupliers était en terre, l'hiver cette avenue était boueuse, et notre mère nous faisait retirer nos chaussures, pour entrer et garder la maison propre.

On cultivait le jardin, mes parents m'obligeaient à bêcher, je n'aimais pas ça, alors que maintenant je le ferais avec plaisir ! On avait une dizaine de poules. On allait chercher des ballots de paille et du grain chez Grunfelder le grainetier, à l'angle de l'avenue de la République. On avait des œufs, et on mangeait



Avenue des Peupliers,
(photo :
direction de la culture)





(archives municipales) une poule de temps en temps. A l'époque, le poulet était le plat traditionnel du dimanche.

On allait se balader à la passerelle de la Pie, pour admirer la Marne. J'ai sympathisé avec l'un des fils Giraud. Les Giraud habitaient à la Bastille, à Paris. Les grands-parents Giraud, vers 1930, avaient acheté une maison de campagne à Créteil, dans l'île, à deux pas de chez nous, de l'autre côté du champ de patates (au 26 ou au 24). On appelait ce terrain « le coucou ». Les Giraud y venaient tous les week-ends. Ils étaient passionnés de bateau, de pêche et de jardin.

Ils avaient trois fils. Moi, j'avais fait connaissance du benjamin, qui est devenu mon grand copain. Il m'avait vu fabriquer un radeau avec des bidons, et m'a proposé d'essayer son bateau, une canadienne, qui était beaucoup plus sûre. Outre cette canadienne, ils avaient plusieurs embarcations, dont un skif



et une barque de pêche. Puis on est allé faire de la voile sur la Marne lorsqu'ils ont eu un dériveur. Comme le Cercle de Voile de la Basse Marne (CVBM) n'acceptait que certaines séries de bateaux, nous nous sommes inscrits à la section voile toute nouvelle en 1968, à la VGA (Vie au Grand Air) de Saint-Maur.

J'étais très bricoleur, gamin, j'allais souvent le dimanche dans l'atelier de mon cousin, qui était peintre, rue du Sergent Bobillot. Au sortir de la guerre, on évitait tout gaspillage, on récupérait tout. Il avait toujours plein de clous en vrac. Quand il en avait assez de me voir, il me disait : « Tiens, Jean-Marie, tu vas me trier les clous » ! Rien de tel pour me faire rentrer chez moi !

Je voulais être ébéniste : à Noël, je demandais toujours des outils de menuisier. Ayant eu de l'asthme dans mon enfance, le travail du bois ne m'était pas recommandé, aussi je me suis tourné vers le travail du fer. Après le certificat d'études, je suis allé au lycée technique à Charenton-Écoles. Je me suis retrouvé ajusteur-mécanicien. Moi, je préférais travailler sur de la petite mécanique, comme les horloges, les baromètres enregistreurs etc.

Ma mère est allée voir l'horloger du quartier, Monsieur Gratiano, au 20 rue du général Leclerc. Il lui a conseillé de



s'adresser à M. Pons, un fournisseur dans le quartier du Marais, à Paris. Celui-ci m'a orienté sur M. Grosjean qui m'a employé comme apprenti. C'était rue Bachelet, dans le 18^{ème}. Je prenais le bus à Créteil jusqu'au métro, à Charenton. Pour passer le pont de Charenton, c'était une vraie galère. La première année d'apprentissage, on ne gagnait rien, la deuxième année, 5 francs par semaine, et la troisième et dernière année, 20 francs par semaine. L'apprentissage durait 4 ans.

Nous n'étions que deux de ma promotion à avoir réussi le CAP, un apprenti de chez Jaeger (établissement suisse) et moi.

Je me suis ensuite établi à mon compte, j'étais « horloger en chambre », c'est-à-dire que je travaillais pour différentes maisons, comme par exemple le comptoir Cardinet, spécialisé dans les carillons. Je travaillais aussi pour un horloger avenue Marceau, je réparais les pendules et les réveils. A l'époque, on gardait longtemps les objets, et on réparait beaucoup. On avait sa montre à la première communion, et son vélo au certificat d'études !

Avec ma femme, on a tenu un petit magasin d'horlogerie-bijouterie vers la Place d'Aligre à Paris. Moi, j'étais très « loupe à l'œil » ! C'est-à-dire que j'étais un fanatique de la réparation, je réparais tout ! Au marché d'Aligre, il y avait une brocante



tous les matins où l'on trouvait des pièces intéressantes. Puis nous avons vendu notre commerce.

Je suis entré chez un horloger qui venait de Suisse, pour restaurer les horloges anciennes. Il m'a donné le goût de la véritable restauration, qui consiste à refaire à l'identique, au lieu de simplement réparer en bricolant. Le travail est beaucoup plus long et coûte plus cher !

Je suis resté deux ans chez lui. Puis j'ai cherché un poste mieux rémunéré, dans « la France horlogère », le journal de la profession. J'ai trouvé une embauche chez ATO, une maison spécialisée dans l'horlogerie électrique (clochers, horloges de marine, SNCF et administrations...) ATO était le successeur de la grande maison Paul Garnier, qui était horloger des Chemins de fer et de la marine. C'est une des premières entreprises à s'être lancée dans l'horlogerie électrique, vers 1825. J'y ai appris l'horlogerie monumentale, et électrique, et j'y ai fini ma carrière comme chef d'atelier. Il me montre l'établi d'horloger qu'il a gardé chez lui.

En attendant le bus pour aller chez mon maître d'apprentissage, j'avais remarqué que l'aiguille de l'horloge du clocher avançait par à-coups vers midi. Je savais que le cadran avait été installé par la Maison Paul Garnier (cadran actuel) en 1871.



Quelques années plus tard lorsque je travaillais chez ATO, successeur de Paul Garnier, j'ai eu envie d'aller voir ça de plus près. Le curé m'a orienté sur Monsieur Porret, l'horloger qui entretenait et remontait l'horloge. La Maison Porret s'était installée à Créteil vers 1907, le père, le fils et le petit fils étaient horlogers. Leur boutique était située à l'emplacement de l'actuel restaurant « Le Parc ». Les horlogers Porret travaillaient avec les particuliers, des entreprises, les mairies, les écoles. Ils remontaient le mécanisme de l'horloge de l'église toutes les semaines.

Gaston Porret, m'a emmené avec lui un samedi matin, pour voir l'horloge de l'église. Puis j'y suis retourné prendre des photos. J'ai sympathisé avec ces horlogers. A l'approche de la retraite, Monsieur Porret m'a suggéré de proposer mes services à la Mairie, pour m'occuper de l'horloge à sa place. Mais ma candidature n'était pas recevable car j'étais un simple particulier.

Lorsqu'il a été question d'électrifier l'horloge, en 1988, j'ai contacté Madame Jurgens, des « Amis de Créteil », car il était question de retirer l'horloge, et peut être de la voir disparaître ? J'avais commencé un petit dossier sur cet horloge, avec le projet éventuel de l'installer dans l'ancienne mairie, on l'a présenté à la municipalité, nous avons eu aussi l'accord du



colonel Dessailly. Grâce à l'action des « Amis de Créteil », ce projet s'est concrétisé et l'horloge a pu être transférée dans le hall de l'ancienne mairie.

C'est ainsi qu'en 1990, elle a quitté son clocher. J'ai démonté pièce par pièce le mécanisme de l'horloge, qui doit faire dans les 120 kg.

Toutes les pièces ont été répertoriées. Elles ont ensuite été nettoyées, poncées et vernies par mes soins, avec changement des pièces défectueuses (la sonnerie ne fonctionnait plus, malgré les démarches de la Maison Porret auprès de la Mairie). Après trois ans de travail, l'horloge a retrouvé une seconde jeunesse, 90 ans après sa première mise en service, le 15 juin 1903.

Chaque année, c'est avec beaucoup de plaisir que j'emmène des écoliers de Créteil visiter cette horloge. C'est aussi pour moi l'occasion de les sensibiliser à ce beau métier d'horloger qui est ma passion !



Gaston et Raymond Porret, avec Jean-Marie Lemmel, à l'occasion de l'inauguration de l'horloge restaurée en 1993.





5017. CRETEIL — Hôpital intercommunal - La Maternité E. M.

Photo :
archives municipales

La campagne, à Créteil

Dans ma famille, nous sommes Cristoliens depuis trois générations m'explique Nicole Lopicolo. Je suis née à l'hôpital intercommunal, c'est le Docteur Paul Casalis (voir *Créteil se raconte* n° 12) qui a accouché Maman. J'allais en classe avec Marie-Claude, sa fille cadette.

Photo :
archives municipales

Je suis allée à la maternelle au château des Buttes. A l'époque, il y avait un parc somptueux. Madame Elie était l'institutrice, elle est ensuite devenue directrice.



41. CRETEIL — Rue des Buttes C. L. C.

Notre maison date de 1890, c'est certainement la plus ancienne de la rue des Buttes. Cette rue a été créée à la fin du XIX^{ème} siècle, à l'ouest de la villa des Buttes, au lieu-dit « le Val ». Elle entourait un terrain de plus de 31 hectares, appartenant à Michel Lamy



Gaidelin, descendant d'une famille de fermiers de l'Assistance publique. Ce dernier a loti la propriété. La rue des Buttes est restée voie privée jusqu'en 1966.

Dans le quartier, il y avait des religieuses, les petites sœurs. Puis c'est la fondation Grâce Kelly qui s'y est installée. C'est maintenant un établissement pour enfants handicapés.

Mes grands-parents, Monsieur et Madame Poirier, habitaient Paris. Leur médecin disait que l'air y était malsain, et il leur vantait les charmes de la campagne, notamment à Créteil où il avait acheté une maison dans laquelle il se rendait toutes les fins de semaine. Les grands parents ont pris le tramway pour découvrir Créteil. Séduits par le lieu, ils ont acheté une maison rue de la Sablière (actuellement avenue Gabriel Péri).

Mon grand-père était maraîcher. Après avoir fait sa récolte, il partait à

*Photo :
archives municipales*



quatre heures du matin livrer ses primeurs aux halles à Baltard (poireaux, petits pois, fraises, radis ...). Les maraîchers de Créteil étaient souvent originaires du Morvan, on les appelait les « Morvandiaux ».

Ma grand-mère tenait une épicerie fine à Paris, rue de la Verrierie, derrière le BHV. Avec les primeurs cultivés par mon grand-père, elle préparait des repas que les employés du BHV venaient acheter pour midi. Elle était traiteur avant l'heure !

Mes grands-parents possédaient, rue Juliette Savar, un vaste terrain de 3 000 m² qui allait jusqu'à la rue de Brie. Il était couvert d'arbres fruitiers. Avec tous les gosses de la rue des Buttes que j'encadrais, étant la plus âgée, nous partions cueillir les fruits.

C'est Monsieur et Madame Pennetier qui ont racheté la maison de mes grands-parents, rue de la Sablière. Madame Pennetier était mon institutrice à l'école Victor Hugo (en classe de 9^{ème}). Monsieur Pennetier, lui, était instituteur à l'école des garçons. Entre les deux écoles, il y avait une petite cour sablée où l'on faisait de la gymnastique, avec Madame Dassibat, la femme du Maire. Quand on tombait, on allait à l'infirmerie voir « Mémère Tordeux », l'infirmière des deux écoles. C'est elle qui m'a soignée lorsque j'ai attrapé la seule angine de ma vie, en classe de neige, en 1954. Quand il faisait très beau, on allait



à pied au stade Desmont, préparer le spectacle de fin d'année.

Pendant ce temps, mon père, qui avait travaillé pendant la guerre « à l'entraide », jardin potager créé pour nourrir les enfants de l'école, est entré à l'orfèvrerie Boulanger, rue de Mesly, face à ce qui est devenu l'hôpital Chenevier.

Mes parents sont nés en 1912. Mon père est venu habiter à Créteil en 1914. Ma mère, elle, n'est devenue cristolienne qu'en 1942, lorsqu'elle s'est mariée. Mes parents se sont rencontrés pour une histoire de poireaux ! Ils étaient amis avec Monsieur et Madame Pisselet, lui garde-champêtre, et elle, matelassière à domicile (voir *Créteil se raconte n°12*). Ils étaient aussi amis avec Monsieur et Madame Bailly, assureurs dans la Grande Rue, car ces messieurs étaient anciens combattants.

J'ai connu la dernière ferme de Créteil, la ferme Pagès, j'allais en classe avec Monique, qui a épousé le fils Pagès, Michel. Mon père avait eu comme instituteur Clément Guyard, qui, une fois à la retraite, m'a donné des cours de maths chez lui, pour améliorer ma moyenne en classe de 4^{ème}. Il habitait au dessus de la pharmacie Valentin, en face de l'ancienne mairie. C'est grâce à lui que j'ai obtenu la mention « bien » au brevet, l'année suivante.



J'ai aussi connu le Père Lechat, qui ramenait les écoliers chez eux le midi et le soir, dans un petit camion équipé de bancs. Il y avait trois marches pour monter dans le camion. C'était les premiers transports scolaires !

Autour de la place de l'église, il y avait un petit bois, le bois Dupeyroux, à la place de l'actuelle pharmacie. On allait y jouer aux gendarmes et aux voleurs. A l'époque, la grande grille du Parc était ouverte au public. C'était par là qu'on entrait dans le parc.

La Poste était installée à la place de l'actuelle piscine du Colombier. A côté, il y avait l'épicerie Delaporte, et la teinturerie tenue par deux vieilles filles, les Demoiselles Saboureau.

Je me souviens aussi des cinémas, le «Star», rue Monfray, et le «Régina», dans la Grande Rue, tenue par Madame Goudry.

J'aurais encore tant de souvenirs à vous raconter ! Je suis entrée ensuite à la banque où j'ai fait toute ma carrière, mais çà, c'est une autre histoire !



Clément GUYARD

1890 - 1971

Les paradoxes de la vache noire... (*extraits*)

Lorsqu'en 1921, un jeune instituteur bourguignon, s'installe à Créteil, avec Suzanne, son épouse, son inséparabilis, il dépose un bien lourd bagage. Trois ans plus tôt, la veille en somme, Clément Guyard était sorti indemne, certes, mais brisé, groggy, halluciné de la Grande Guerre qu'il aura traversée de part en part, exposé dans les pires tranchées mortifères.

Il en parlera de la guerre, toujours, c'était de l'ineffaçable, toujours, en militant de la mémoire ; mais il n'était pas dans sa nature de continuer le chemin, affaissé des épaules et cadencé du moral : la guerre honnie lui aura, paradoxalement forgé un mental de guerrier laïque.

Entre Clément Guyard et Créteil, il y aura, d'emblée une formidable accroche; une école à sa peinture pour exercer magistralement son métier, une association dynamique, l'Amicale des élèves et anciens élèves pour exprimer le meilleur de ses talents au service de la jeunesse, un pays et une communauté humaine chaleureuse et propice pour y grainer et faire prospérer ses idées éducatives et sociales, ses causes justes, ses engagements altruistes et féconds.

...

1921 - Instituteur d'abord – La Communale de garçons de Créteil était alors dirigée par Charles Beuvin ; ses collègues, une fière équipe d'authentiques, racés, hussards de l'école de la République s'appelaient : Allezard, Laplace, Savignat... et autant de poilus rescapés, comme lui, des temps de l'horreur.



**Clément et Suzanne
Guyard**

Photo :
archives municipales



Clément Guyard s'était vite spécialisé dans la classe du certificat d'études. C'était le maître le plus exposé de l'école, obsédé par le sans faute à l'examen final ; il exerçait sa mission avec une conscience et une sévérité extrêmes...

Dans la classe de Monsieur Guyard, ça semblait que les mômes travaillaient en apnée, les plumes Sergent Major, toutes en discipline, s'abstenaient de crisser en tournant les jambages. Il y régnait un silence de crypte ; entre deux déclamations poétiques, on aurait entendu s'acoquiner deux moucheron, mais c'était interdit...

Il poulopaît entre les travées de pupitres, à la traque aux lambins et mous du bulbe ; c'était un habile des doigts, il pichenettait les lobes d'oreilles, tracassait aux joues, pinçait au gras des bras. Nul n'en redemandait, certes, mais personne ne s'en plaignait puisque c'était pour le bien de son avenir.

Quand, à la moindre velléité de réaction, il dardait son regard de busard et lâchait, caustique et grimaçant : « niquedouille ! »

C'était la pire des mises au taquet !

Même par temps de bonnes réponses, il ne souriait pas, Clément et pas seulement parce qu'il n'était pas envisageable de répondre traviole : il n'était pas appareillé pour...

Sauf à la badine, une fulgurante chiennerie de fêrule en bambou qui tracassait les crânes des impécunieux de l'orthographe et les cabochons de granit, il ne badinait pas, Clément. Bled, alors... ça ne manquait pas, dans le calendrier, les prénoms



de posture ; que le vieux maître se soit prénommé Clément, c'était un truc à faire tousser l'almanach Vermot...

Sur son estrade couinante, il calligraphiait, paisible, à la craie sur tableau noir, sans avoir à se retourner pour harponner le moindre bavard : deux rétroviseurs de camion plantés de chaque côté du tableau lui faisaient deux regards de dos auxiliaires.

Ses collègues officiaient en blouse grise ; lui, il avait opté pour le port d'une blouse noire : cette singularité et la rigueur extrême de ses méthodes l'avaient fait surnommer « la vache noire ».

Il était un maître sombre, inflexible, intransigeant, subséquemment redoutable et redouté mais, tant et tant lui devaient d'avoir obtenu un inespéré certif, tant et tant lui devaient d'avoir abordé avec rigueur et sérieux leur chemin de vie, tant et tant lui devaient leur pugnacité, leur fermeté d'âme et de caractère ; que d'évoquer leur vieux maître a toujours mis de l'émotion en coins d'yeux de ses anciens élèves. Redoutable et redouté mais respecté et apprécié ; c'était le paradoxe de « la vache noire », un vrai sorcier pédagogique.

A Créteil, plus qu'ailleurs peut-être, l'école ne se contentait pas d'enseigner à l'enfant, elle l'accompagnait longtemps, longtemps dans son cheminement vers la citoyenneté et bien au-delà.

L'école à Créteil, depuis 1907, c'était aussi « l'Amicale des élèves et anciens élèves » qui la mettait en effervescence culturelle, sportive et sociale (et concurrençait aussi les activités





Clément Guyard

*Photo :
archives municipales*

de la salle paroissiale...). L'Amicale, une association d'une incroyable vitalité aux manettes de laquelle, s'activaient Clément Guyard et sa bande de complices maîtres à bérets, leurs épouses et leurs amis, furieux militants de la laïque.

Dans la salle des fêtes voisine, le préau polyvalent, dans les salles annexes et recoins ; ça n'en finissait pas de bruisser : bals, galas, sauteries, fêtes, théâtre, conférences, causeries, concerts... Pratique instrumentale, diction poétique, modèles réduits, cours du soir...

Fascination des projections à la lanterne magique, initiateur-opérateur : Clément Guyard.

Et du sport : escrime, gymnastique, patinage à roulettes artistique, randonnées cyclistes et pédestres... Et pour les animer des éducateurs d'exception : Marty, Desmont, le couple Casteur... Que Clément Guyard, dénicheur de talents, avait attaché passionnément à l'Amicale.

L'école, l'Amicale, points d'ancrage d'une vie par et pour les autres, mais aussi, dans l'exceptionnel bouillonnement des engagements ; la belle aventure de la colonie de vacances d'Audierne de 1933 à 1940, puis le patronage municipal, les anciens combattants, l'administration de l'orphelinat... Un formidable vibrion associatif, une formidable vie d'honnête homme, donc... Et l'envie de le connaître un peu mieux : et il était comment ce bouillant ancien ? C'était, le « père Guyard », un personnage, disons, inoubliable...



Les cheveux hirsutes disciplinés par un béret avec qui, il sembla longtemps naiter, les sourcils dans la broussaille, un regard brun prompt à dépouiller les falsots et les truqueurs, Clément Guyard, dans son uniforme d'école noir ou dans son sobre costume de notable, c'était, à l'abord, un revêche bonhomme qui donnait pas envie de venir lui froisser son ombre. Mais paradoxalement, c'était un étonnant animal social, généreux et passionné, et, pour ceux qui savaient l'approcher, un être solide et rassurant : un authentique tonton à bedon, attentif et chaleureux.

Une enveloppe de bon vivant, un épicurien de belle lignée bourguignonne, un gastronome expert et habile à la fourchette et au flacon lors des fêtes, des banquets républicains et tous les dimanches, probablement...

Jovialement rancunier, bien matois dans ses pratiques ; pour avoir enseigné à deux générations de Cristoliens, il était capable de reprocher à certains de ses élèves les fautes d'orthographe commises, autrefois, par leurs pères...

Clément Guyard, c'était aussi un volubile du verbe, un disert diseur, un frénétique, redoutable bretteur aux mots et aux idées ; un furieux sabreur, aussi...

Quasiment éligible à l'infaillibilité, Clément, c'était la conviction de camper proche de la vérité en vrai, le don inné de penser juste ; il n'aimait rien moins que l'on soit d'accord avec lui. La moindre contradiction ou contestation le mettait en ful-



gurante contrariété et lui faisait perdre son altière, élégante posture bourbonienne ; Clément faisait son colérique, un peu bourrique, il s'empourprait : le courroux le faisait bloblotter sous le menton et rougeoier un cou de dindon effaré.

Outre ses convictions absolues sur l'éducation de la jeunesse, il crachait sur l'ombre de Dieu et avait des partis pris politiques et sociaux irréductibles, insolubles dans les échanges et les débats : sujets tabous...

Ses intransigeances lui auront valu bien des solides inimitiés têtues mais tellement plus de fidélités et d'attachements inconditionnels.

Les autorités, les plus hautes instances et institutions de l'Etat ont fait épingleur, et c'est grande justice, sur le vaste coussin à médailles de son poitrail, les plus prestigieuses récompenses citoyennes, une étincelante constellation de médailles, décorations et distinctions : Médaille Militaire – Croix de Guerre – Croix du Combattant – Officier des Palmes Académiques – des Lettres, Arts et Sciences – Médaille Civile – Médaille d'or des Sports...

Pendant un demi-siècle, Clément Guyard a occupé une place de choix dans la ronde des humains de Créteil et trouvé matière à donner du sens à une ardente vie citoyenne.

Respect et reconnaissance émue...

Christian BAUMGARTH



Carnets d'adolescence

Par une belle après-midi d'hiver, je découvre le lycée Saint-Exupéry, semblable à une ruche, vaste, claire, bourdonnante, ou un bateau, à l'équipage dense et animé.

Je rejoins un groupe de filles de seconde générale, une demi-classe qui se réunit depuis quelques semaines avec l'écrivain Patrick Goujon, pour des ateliers d'écriture.

De janvier à mai, par petits groupes, les élèves vont libérer peu à peu leurs impressions, sur le papier d'abord, puis en lecture au reste du groupe, en travaillant sur le thème du centre commercial Créteil Soleil.

Situé à proximité du lycée, le centre commercial est un rendez-vous incontournable. Miroir des désirs et des interdits, on s'y confronte au monde d'aujourd'hui : les vêtements qu'on n'a pas les moyens d'acheter, les bijoux à regarder, les parfums à essayer, les garçons qu'on recherche, son propre reflet dans une glace, les amies qu'on retrouve, les moments d'ennui, l'observation des passants, les fous-rires partagés, la chaleur du centre, s'y réfugier, manger, rêver...

Entre pudeur et audace, à travers le patrimoine urbain qui est leur quotidien, ces jeunes adolescentes évoquent des séquences de leur vie, avec humour, sensibilité et lucidité. Une maturité certaine perce déjà dans les écrits de ces jeunes filles en quête de leur devenir.

**Projet coordonné
et initié par
Isabelle
Dartiguelongue,
documentaliste,
animé par l'écrivain
Patrick Goujon,
avec Mme Saux
et M. Cormerais,
professeurs.**



Carnets d'adolescence

Créteil soleil, c'est synonyme de cacophonie, de chaleur : on se sent étouffé, emprisonné par l'endroit. Emprisonné par la consommation ? A vous d'en juger. C'est un endroit constamment en mouvement, en action. On pourrait même dire qu'il a le sommeil d'un adolescent. Il se couche tard, à 23 heures, et ne se réveille réellement qu'à 11 heures, bien qu'il soit au travail depuis 8 heures. Car si un jour vous avez l'occasion d'être à Créteil Soleil vers 9 heures, vous le trouverez dans un état de grand calme. Les boutiques sont fermées, les gens marchent dans les allées simplement pour se rendre à un autre point. Vous aurez peut-être la chance de croiser une femme de ménage qui, avec son accent portugais, vous demandera de remettre les sièges en place avant votre départ, pour qu'ils soient maintenus dans un certain ordre ...

Sièges dans lesquels la seconde 4 aime passer ses heures de permanence, à débattre de la vie et des mecs.

Alya



Donner nos pièces rouges aux caissiers pour les dilapider
– commencer ou finir de manger avant de passer à la caisse
– files d’attente – essayer et tester des parfums à Séphora –
piétiner sans arrêt – se regarder tout le temps dans les glaces
– observer le physique des gens – s’asseoir dans la partie pour
enfants du Mac Do où il y a les dessins animés – faire un la-
byrinthe dans le parking pour pouvoir sortir ou rentrer dans
le centre – regarder le grand panneau avec le plan alors qu’on
le connaît par cœur – acheter des bonbons et des cadeaux
avant de partir au bled – annonces sonores – être déçue par
les soldes car on n’y a rien trouvé de particulier.

Emeline

Plan, antivols, manipulation, contact, week-end, pas d’argent,
pouvoir d’achat, vol, stress, altercation, faim, banal, boire,
chaleur, miroir, cacophonie, passer le temps, galère, cache-
cache, carrefour, sous-sol.

Samia



Lieu pour se poser avec ses amies en temps de galère
Lèche vitrine alors qu'on n'a pas un sou dans la poche
S'avachir sur les canapés de l'entrée après avoir mangé coca
cola, champagne, sandwich, et gâteaux
S'amuser sur les escalators, en descendant ceux qui montent
et en montant ceux qui descendent
Visiter 50 fois les magasins, jusqu'à les connaître par cœur
Fantasmer devant les bijoux et vêtements qu'on n'aura peut-
être jamais
Critiquer les passants. Se rendre compte à quel point les chiens
ressemblent à leur maître.
Que de délires à partir d'un rien.
Regarder attentivement les garçons passer de haut en bas,
parfois courir après, se dire « on va leur parler » et puis en
fait « non »
Glissade fou rire, jusqu'à tomber par terre.
Quand une pote s'énerve, en sautant comme un singe ! Ah
que des fous rires !
Rapper pour apprendre les leçons d'anglais

Manuella





La création des recueils « Créteil se raconte » est née de l'opération « Créteil se raconte » initiée par les Bibliothèques de Créteil en 1999 et 2000, en collaboration avec de nombreux partenaires.

« Créteil se raconte » remercie chaleureusement
Christian Baumgath, Bernard Beaune, Francine Davant,
Isabelle Dartiguelongue, Patrick Goujon, Madeleine Jurgens,
Jean-Marie Lemmel, Nicole Lopicolo,
Jean-Paul Porret, Isabelle Reus, Françoise Wyss,
pour leur aimable contribution à ce numéro
et les services municipaux qui ont contribué à la réalisation du recueil.

Si vous désirez vous procurer les numéros précédents
ou si vous voulez vous aussi apporter votre témoignage,
n'hésitez pas à nous contacter...

« CRÉTEIL SE RACONTE »

Direction de la Culture :
Hôtel de Ville - Place Salvador Allende - 94010 Créteil Cedex
Téléphone : 01 58 43 38 15
ou : 01 58 43 38 01
E-mail : christiane.belert@ville-creteil.fr

Direction des Bibliothèques :
22, rue de Mesly
94000 Créteil
Téléphone : 01 41 94 30 11
E-mail : bibliotheque.creteil@agglo-plainecentrale94.fr




Réalisation :

Direction de la Culture

Rédaction :

Christiane Béleret

Mise en page et Impression :

 Imprimerie Municipale